

**Pour notre naïveté de spectateur, la danse contemporaine, libérée des costumes et des romances, cherche à défier le déséquilibre, par le haut pour échapper à la pesanteur, plus rarement par le bas pour s'arracher au sol. Certes Pina Bausch ne s'en contentait pas, ses créations ne reculaient ni face à un contexte politique perturbateur ni face à l'exigence d'une narration décapante. Mais y a-t-il, avec elle, une échappée à l'esthétisme, sinon au formalisme, des gestes dans la recherche d'un autre langage du mouvement des corps? Depuis plus de deux décennies, KARINE PONTIÈS met en œuvre une telle quête parce qu'elle met en jeu le corps à la naissance depuis son expérience de la perte et des contraires...**

© Karine Pontières



COMME  
S'IL  
FALLAIT  
NE PAS  
S'ARRÊTER  
DE  
NAÎTRE

#### KaPture hors reptation

Dès *Dame de Pic*, 1997, K. P. prend son élan de figures excessives dans leur condensation. Plus précisément, deux figurations la travaillent.

La première apparaît de la bête, figuration anormale. *La Dame de Pic* se tourne en reptations, devient reptile. Cela donne une "excroissance", un "abcès", par chutes, dos sans tête et sans membres, combat contre l'espace et relevée impassible. Mais l'abcès n'est pas encore crevé par l'excès. Il y faut plus de contradictions : 1999, *Négatovas*. Kyrielle de mots avant gestes ("Ils seraient des notorectes, des tanches, des tetrodons..."), quatre danseurs déchaînent un bestiaire dans un combat solitaire, marqué par deux blocs de bois incompressibles autour desquels les courses sans accroches clament "you need space" et ne peuvent répondre à la voix féminine aux vocalises outrées de gospels.

Se précipitent ensuite, 2000, *Glabelle – Les Taroupes – Keep Smiling*, et leur déprise dans *Brucelles*. L'autre figuration achève de disparaître : celle du double, surtout de l'écorché, de la glabelle (espace nu compris entre les deux sourcils), du grand écart, bref de l'entre! *Glabelle*, ainsi, montre un corps difforme, l'abcès y est au bout du compte porté à l'excès sur l'ensemble d'un corps, à la douceur imbécile boîteuse, figure d'autruche dont les tournolements imposent : comment "danser" la disgrâce?

2001, *Capture d'un Caillot*. Hoquets d'une musique de Jan Kuijken; deux femmes se déploient; harmonie, décharge, douleur, métamorphoses, dérision, elles twistent à contretemps : "Où sont tous mes amants?"; elles disparaissent derrière un miroir-écran de bulles. Et transparait à nouveau la figuration de l'entre par fragmentations qui portent l'énigme : yeux fixes dans l'ouvert, dents d'un sourire sans rire, nombril d'un ventre inconnaisable, bouts de toiles noirs, disparition des deux corps dans l'indistinction d'un morcellement, silence, tic tac, flottements de tissu rouge... L'abcès aura été crevé. Le caillot de sang révèle le corps irréprésentable, mais que la capture de la chorégraphe montre en vie dans sa fragmentation, en quête de sa renaissance.

#### DéKaPer pour raviver

*Brutalis*, 2002 ... Jusqu'alors ses figurations oscillaient entre la bête et l'écart. Comment danser? s'était toujours traduit pour elle en : *Comment chorégraphier les gestations?* : *Brutalis* rejoue ses figurations et les change...

Seule en scène noire, discernée par une lumière blanche et des sons crus, une femme vacille, une peinture disparaît. Ses écarts deviennent ponts, position d'accouchement, cri d'oiseau de préhistoire. Elle se dresse muscles et joues gonflés, - *jamais elle n'achève un mouvement, chaque mouvement devient autre en l'instant paradoxal d'une longue substitution*. Elle apparaît comme toute en bras, lente, se levant, rampant, elle se balance, se "hanche" pour ainsi dire, longue, même à genoux, devenue jambas-bras et pieds-mains, gestes agiles, torsions, tandis que grincent les cordes, tandis que reliefs et arêtes empâtent une peinture. Eclatent des dents de rire silencieux, parodiant la danse retombée, la décadence, par craquements, elle s'évanouit... Retour au glissement, aux taches troubles de la lumière, nocturnes boues sur blanc de peau, miroitement de marais et dans l'eau, tour à tour dénudée et vêtue de velours, voilà le rythme : dérobée enrobée, *enjambement*, retour... Ainsi, une femme brutalise son corps et son art, les décape pour en tirer une histoire, la sienne : *l'histoire d'un long lent enjambement!* De quoi? De l'organique, de l'animal et de l'artificiel... *Brutalis* aura substitué une histoire au corps aujourd'hui stupidement malmené, à la fois informel et formalisé, il l'aura chorégraphié sans manière :

l'histoire de son corps de femme bien campée face à l'histoire désincarnée des carnivores – nos corps eugénisés par manipulations bio-chirurgicales, décadencés en spectacle et sur papiers glacés, hygiénisés, figés ou extirpés, nos corps perdus : tous nos corps *inexpérimentés* de naissance!

Et puis surviennent 2005-6, *Holeulone*, puis le cycle des *Epouvantails*, 2009-2010 : trois solos qui seront suivis de *Humus vertebra*, "rencontre absurde des trois", puis, 2011, *Tuco*, refonte étonnante du célèbre western, *Le bon, la brute et le truand* dans une gestualité prodigieuse, musicalement déplacée par David Monceau! Pourquoi? Pour répondre au défi de son propre parcours, "par-delà bien et mal", relever le duel comme le couple. Comment échapper au terrassement? Par la figuration épurée en silence des conflits amour-haine. Le jeu se joue entre trois acteurs, dont émerge Tuco, ni bon ni méchant, ambivalent "parce que c'est un héros qui ne gagne pas"... Est-ce enfin un hasard si le relais d'un conte, "*Mon monde de papier*" écrit par Béatrice Alemagna, est pris dans le spectacle à venir, *Lamali lokta* (deux mots étranges qui renvoient à deux sortes de papiers artisanaux faits "d'innombrables couches et strates à la fois précieuses et rugueuses")? Mais nullement pour un retour à l'enfance, sauf à l'enfance de l'art. Ce conte devient ainsi un intermédiaire de gestation, entre fable et réalité : "*Un monde de papier, support sensible de l'humanité et de son double imaginaire, compagnon de son histoire, matière ductile qui se laisse aller aux exigences de la création et résiste aux assauts du temps, relie sans compter les deux côtés du miroir. Et d'un premier trait jailli, cinq figures adviennent, échappent à leur fiction, tombant de la page sur le sol. Cinq personnages en quête d'eux-mêmes, inadaptés, en faille avec la réalité, qui tentent de se recomposer, de se rassembler.*"

De ce parcours inachevé, quel sens s'ouvre à nous? Des figures de la bête à l'entre, de celles-ci à l'épouvantail, du trio incertain à l'équivoque du fabuleux et du réel, à chaque fois, émerge la quête d'un corps "au-dessus de son propre chaos", ne cherchant à se dresser que pour jouer de son déséquilibre, ne rencontrant que l'entre-deux et même l'entre-trois, au départ d'un "langage troué qui s'exerce à la naissance de la langue"! Décidément, l'art n'est pas du récit et du personnage, mais du fracas poétique, tiers entre les corps, toujours menacés par la monstruosité dont ils émergent, et les mots, toujours menacés par la perte qu'ils précipitent. K(arine) P(ontières) – ces initiales sonores signent l'exigence de celle qui poursuit son corps à corps, "comme s'il fallait ne pas s'arrêter de naître" dit-elle - formule magnifique qui balaie toutes les définitions! Jeu en lutte avec, plutôt que contre, l'absurde, avec les moyens de l'organique, de l'intime et du mobile, à la recherche des relations humaines depuis les gestations les plus physiques autant que symboliques.

Eric Clémens

#### KARINE PONTIÈS LAMALI LOKTA

CHAPELLE DES BRIGITTINES, 5 PLACE DE LA CHAPELLE,  
1000 BRUXELLES, WWW.BRIGITTINES.BE

DU 6 AU 10.03.12

CULTUURCENTRUMBRUGGE, 20-26 SINT-JAKOBSSTRAAT,  
8000 BRUGGE, WWW.CCBRUGGE.BE

LE 5.04.12

WWW.DAMEDEPIC.BE